

homage de l'auteur

Louis MOLET

APERÇU SUR UN GROUPE NOMADE DE LA FORET EPINEUSE DES MIKEA

par

Louis MOLET

La plupart des cartes à grande échelle de Madagascar portent, sur une tache assez vaste symbolisant la forêt à l'ouest de Befandriana-Sud, entre le Mangoky et le Manombo, cette mention assez énigmatique : «Forêt épineuse des Mikea».

Des bruits divers circulent au sujet de ces Mikea que certains assimilent à des Pygmées. Les uns les tiennent pour des sauvages refusant tout contact avec la civilisation, d'autres disent que ce sont des Malgaches comme les autres et qu'ils vivent dans des villages, retirés certes, comme Namonty au bord du lac Ihotry, mais parfaitement accessibles. Pour trancher, il nous a paru plus simple d'y aller voir nous-même.

La forêt épineuse dont il est question sur les cartes est une forêt tropophile, poussant dans une région relativement plate, sablonneuse et parmi les plus sèches de l'île. Les arbres et les autres plantes, pour éviter l'évaporation provoquée par une température allant de 20 à 45° C, ne portent que des feuilles minuscules. C'est une forêt presque sans ombre, même en saison dite «des pluies» où le déploiement de la végétation est maximum. Durant la journée, on peut sans exagération parler de fournaise. Cette forêt est coupée d'Est en Ouest par deux ou trois pistes de charrettes et, il y a deux ans, la Société des Pétroles y a tracé de vastes layons que l'on peut encore suivre aujourd'hui.

Ailleurs, les sentiers que l'on croit parfois reconnaître ne conduisent nulle part et ne sont souvent que des pistes de sangliers. On remarque aussi de temps en temps des sortes de clairières, où les grands arbres manquent et où les arbustes sont espacés.

On peut aborder cette forêt soit par l'Ouest, c'est-à-dire par la côte que suit une piste praticable aux véhicules tous terrains, soit par l'Est en partant d'un des villages situés sur la lisière imprécise de cette forêt. Nous avons choisi la seconde solution en partant du canton de Basibasy.

Avec un porteur, chargé des bagages réduits à quelques kilos, nous nous sommes rendu dans un «village Mikea», à une dizaine de kilomètres de la Côte, à la hauteur de la baie des Assassins. Dans une très vaste clairière de plusieurs hectares, nous avons trouvé une série de cases disposées comme à l'habitude. Ces huttes, orientées Nord-Sud, étaient faites de plaques d'écorce de baobab, liées sur des charpentes de gaullettes. Toutes les portes étaient fermées et attachées de l'extérieur. Aucun signe de vie, sauf un brandon fumant d'un feu presque éteint devant une case également fermée. Pas d'autre trace que des pas d'homme s'éloignant vers le Sud. Comme eau, une flaque boueuse couverte de mucus vert. Deux heures de recherches infructueuses n'avaient pas éteint l'espoir que constituait le mince filet de fumée, quand un homme arriva, peu vêtu, armé d'une hache et d'une sagaie et portant dans un panier des racines, des épis de maïs et un hérisson mort. Très près de nous quand il nous aperçut, il ne chercha pas à fuir et mon porteur entama aussitôt la conversation. Une pintade, tuée par nous le matin même, fut plumée et grillée au même feu que le hérisson débarrassé de ses piquants.

Ce Mikea accepta de nous conduire auprès de la bande à laquelle il se rattachait d'ordinaire. C'est ainsi qu'après quelques heures de marche dans un labyrinthe de sentiers, nous avons rejoint un petit groupe d'une douzaine de personnes.

Le temps limité qui m'est imparti ne me permet pas de vous raconter dans le détail les heures passées en leur compagnie. Je me bornerai à vous faire part des constatations suivantes : le groupe rencontré comptait une quinzaine de personnes des deux sexes. Il se



ORSIUM Fonds Documentaire

N° 22948

Cote : B

composait de trois familles comprenant chacune un homme, une femme et leurs enfants et quelques individus isolés ou quelques couples dont certains ne firent qu'une courte apparition. Nous avons vu un bébé d'un mois, des fillettes de quatre ou cinq ans, des garçonnetts de onze à quatorze ans, deux jeunes filles de dix-huit à vingt ans, des jeunes hommes d'environ vingt-cinq ans et quelques vétérans approchant ou ayant dépassé la quarantaine.

Ces Mikea sont indubitablement du même groupe anthropologique que les Masikoro fixés dans les villages de la lisière orientale de la forêt et leur dialecte est en tous points semblable. La taille des adultes rencontrés va de 165 à 172 centimètres. Leur peau est brun foncé tirant parfois vers la couleur café brûlé, leurs cheveux généralement crépus. Une femme nous est apparue couverte de cicatrices dues soit à la lèpre, soit à la syphilis. Tous paraissaient être suffisamment nourris.

Leur nourriture se compose de baies et fruits comestibles, graines de *hazomanitse*, fruits d'*opuntia*, de petits ou de gros oiseaux piégés ou tués avec des pierres, de miel sauvage, et surtout de racines de diverses ignames appelées *baboho*, *sosa*, etc. Ces racines sont dans le sable à environ un mètre de la surface. Les Mikea creusent des trous avec le talon de leurs sagaies, puis avec une pelle en bois sans manche (*kipao*) ou avec leurs mains. Ils lient leurs trouvailles en bottes ou les mettent dans un filet (*koko*).

Ces aliments sont mangés crus, grillés ou cuits sous la cendre.

L'eau de boisson est rarissime. C'est celle que l'on trouve après une forte pluie dans des flaques boueuses, dans des creux d'arbres. Dans cette eau croupissante et tiède, pourrissent des feuilles et des chenilles. Ces points d'eau que rien ne laisse soupçonner sont connus des Mikea qui y puisent avec des graines de baobab transformées en coupe ou plus souvent des coquillages. Ils sont très vite à sec car il ne tombe que de très rares averses pendant la saison chaude. En fait les Mikea trouvent le liquide dont ils ont besoin pour subsister dans les racines succulentes des *baboho*, où l'on trouve autant à boire qu'à manger.

C'est la nécessité de se procurer quotidiennement cette nourriture qui contraint le groupe à se déplacer presque chaque jour de dix à quinze kilomètres dans la forêt pour visiter successivement tous les points d'eau possibles et cueillir ou ramasser les aliments. Ce que chacun rapporte est mis en commun avant d'être redistribué.

Leur matériel comprend tout d'abord une sagaie (*lefo*) à large lame et à talon solide, une hache portée à la ceinture, des filets divers (*varoho*), des récipients en bois creusé (*angolo*), des vanneries (*rakitse*). Leurs vêtements vont de la loque tenue par une ficelle d'écorce à la défroque de friperie en passant par la toile de coton écru qui prend très vite la couleur du sable roux. Ils ont également des briquets par percussion de fer sur la pierre, mais connaissent le feu par friction d'une baguette sur une autre.

Leur attirail comprend aussi une pierre à aiguiser et trois instruments de musique : l'arc musical suralebasse, le hochet et le xylophone de sept bâtons dont on joue à deux.

Ces forestiers sont accompagnés de chiens, point trop faméliques mais hargneux qui les gardent et les suivent à la chasse. Ils transportent aussi dans des paniers à claire-voie (*kipa*) quelques volailles qui, à l'étape, sont lâchées les pattes entravées d'un lien d'étoffe qui les empêche de s'éloigner. Elles récupèrent, avec les chiens, tous les débris comestibles.

Selon leurs dires, les Mikea se marient entre eux en échangeant entre groupes les femmes disponibles. Leurs sépultures seraient sur des éminences non loin de la mer, rangées par familles. Ils parlent de Zanahare, la divinité, dans les mêmes occasions que les autres Malgaches non christianisés.

Sans qu'on puisse à proprement parler d'insoumis, les Mikea refusent et fuient notre administration et, selon leur tradition immémoriale, vivent dans la forêt, comme le faisaient leurs ancêtres autrefois. Ils ont néanmoins des contacts avec les villageois «civilisés». Pour se procurer les outils et vêtements dont ils ont besoin, les hommes viennent en groupe d'une dizaine proposer en échange des hérissons, du miel, des racines. Ils sont très friands de tabac à chiquer.

Certains s'essayaient, assez maladroitement, à la culture, en semant du maïs ou des pois du Cap dans des clairières isolées, en y plantant du manioc. Pour diminuer le couvert

pourtant tenu de la forêt, ils la brûlent sur place, mais sans l'abattre systématiquement comme un *tavy* classique. Les récoltes, du fait du climat et des animaux, sont très aléatoires. L'exemple des villages à l'extérieur de la forêt ne semble pas les inciter à se fixer et à cesser leur vie errante. Il doit y avoir cependant, de temps à autre, des défections, puisque certains individus dans des villages masikoro sont réputés Mikea. Et inversement, quand la sécheresse est telle que tous les points d'eau accessibles sont taris, les Masikoro vont par petits groupes en forêt, déterrer les *baboho*, les racines gorgées d'eau qui leur permettront de subsister.

On voit donc que la distinction entre Masikoro et Mikea serait assez fluctuante si les gens ne tenaient eux-mêmes à se rattacher à tel groupe plutôt qu'à tel autre.

Il est assez difficile de chiffrer l'importance de ces Mikea qui disent eux-mêmes se subdiviser en Mikea de la mer (*Mikea an-driaka*) et Mikea de l'intérieur (*Mikea am-bato*). Le chef du poste de Befandriana-Sud sur le territoire duquel ils vagabondent n'ose parler que de 500 à 600 en y incluant ses ressortissants du village de Namonty et les pêcheurs du lac Ihotry. Les Masikoro pensent que les Mikea sont en régression. Mais l'isolement dans lequel ils se complaisent ne permet pas d'avancer une autre opinion.

Le temps dont nous pouvions disposer et nos réserves d'eau ne nous permirent pas de rester plus d'un jour et demi en compagnie du groupe que nous avions pu joindre. Nous ne pouvons donc en dire beaucoup plus. Deux points nous semblent pourtant acquis : *primo*, l'existence de ces Mikea nomades vivant en dehors de tout contrôle administratif dans des conditions de vie qui nécessitent une particulière accoutumance, spécialement par la privation, pendant de longues périodes, de toute eau potable; *secundo* : ces Mikea sont, pour les adultes, de taille normale et en tous cas, supérieure à 150 centimètres. Ils sont donc distincts des pygmées malgaches (s'il y en a) dont ils disent avec réticence connaître l'existence et qu'ils redoutent de rencontrer.

Louis MOLET

APERÇU SUR UN GROUPE NOMADE DE LA FORÊT ÉPINEUSE DES MIKEA

EXTRAIT DU BULLETIN DE L'ACADEMIE MALGACHE
NOUVELLE SERIE, TOME XXXVI (1958)



TANANARIVE
IMPRIMERIE OFFICIELLE
1960

ORSTOM Fonds Documentaire

N° B 22948

Cote B 13